

La nécessité du progrès

Maxime Catellier

Number 315, Spring 2017

Avancez en arrière! Quand le progrès tourne à la catastrophe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84905ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Catellier, M. (2017). La nécessité du progrès. *Liberté*, (315), 28–29.

Maxime Catellier

La nécessité du progrès

Le cours de nos rêves, de l'illusion à l'abîme.

Le passé radieux a fait de brillantes promesses à l'avenir : il les tiendra. Pour le ratissage de mes phrases, j'emploierai forcément la méthode naturelle, en rétrogradant jusque chez les sauvages, afin qu'ils me donnent des leçons.

— Isidore Ducasse

Depuis combien de temps vivons-nous dans l'illusion du progrès ? La modernité, propulsée par les puissantes horloges mécanistes de la révolution copernicienne, a fait du progrès son cheval de Troie pour envahir une nature devenue animal-machine, et ultimement des villes peuplées de machines désirantes dont les contacts binaires ne sont plus producteurs de désirs, mais fantômes de ces désirs devenus vides de contact. Tandis que l'idée de bonheur fait son apparition dans la Déclaration des droits de l'État de Virginie en 1776, c'est Saint-Just qui en fera une idée neuve en Europe. Une société ainsi guidée par le progrès accéderait nécessairement au bonheur, telle était l'illusion à laquelle la société capitaliste naissante allait sacrifier l'essentiel de son temps.

Occultant ainsi la part d'ombre, le noir absolu dans lequel prend racine l'inaccapable partie de notre esprit qui cherche à s'échapper des griffes du temps, nous nous sommes laissés domestiquer jusqu'à perdre tout contact avec cette nature qui tombait sous les marteaux du progrès. C'est ce qu'a si justement décrit Annie Le Brun dans son essai *Si rien avait une forme, ce serait cela* :

Occultation dont le résultat aura été de brouiller inextricablement préoccupations, hantises et espoirs d'un monde comme jamais en quête de sens. Elle constitue même la tache aveugle des tensions majeures qui vont traverser le XIX^e siècle.

C'est elle qui lui donne son définitif ciel d'orage comme son rationalisme échevelé, ses bruits d'ossements qui ne peuvent tenir en place en même temps que sa fureur utopique, enfin son allure de monde en partance attaché à la roue du Progrès. »

De rares éclairs, dont ceux d'Isidore Ducasse dans ses *Chants de Maldoror*, nous sont parvenus sans pour autant que l'inquiétude s'empare de l'esprit humain, bien décidé à poursuivre dans la direction que la révolution industrielle lui commandait du haut de ses miradors, surveillant la bienveillante séparation des classes sociales dont les lignes de faille sont aujourd'hui si béantes qu'on y enterre facilement des familles entières, trahies par un monde dont les promesses de bonheur sont aussi illusoires que les outils du progrès. Bien sûr, ce n'est pas un ovni littéraire qui allait inquiéter la marche du monde, pas plus que les différentes révolutions sociales qui ont tenté un renversement de l'ordre, devenues malgré elles des prises de pouvoir ou des bains de sang. Le cas d'Isidore Ducasse est une source constante de mystère : mort (de faim, phtisique, dénué de ressources : les hypothèses sont nombreuses) durant le siège de Paris, à l'automne 1870, ce jeune homme de vingt-quatre ans a formulé mieux que Victor Hugo lui-même l'opposition qui allait s'accroître au cours du siècle suivant :

Vieil océan, les hommes, malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont

Le progrès a besoin d'une catastrophe pour établir un récit digne de ce nom. Rome a besoin de Néron pour brûler ; la Renaissance est avortée par une chasse aux sorcières ; les Lumières se sont faites sur le tremblement de terre de Lisbonne.

pas encore parvenus, aidés par les moyens d'investigation de la science, à mesurer la profondeur vertigineuse de tes abîmes; tu en as que les sondes les plus longues, les plus pesantes, ont reconnu inaccessibles. Aux poissons... ça leur est permis : pas aux hommes. Souvent, je me suis demandé quelle chose était le plus facile à reconnaître : la profondeur de l'océan ou la profondeur du cœur humain ! Souvent, la main portée au front, debout sur les vaisseaux, tandis que la lune se balançait entre les mâts d'une façon irrégulière, je me suis surpris, faisant abstraction de tout ce qui n'était pas le but que je poursuivais, m'efforçant de résoudre ce difficile problème ! Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux : l'océan ou le cœur humain ? Si trente ans d'expérience de la vie peuvent jusqu'à un certain point pencher la balance vers l'une ou l'autre de ces solutions, il me sera permis de dire que, malgré la profondeur de l'océan, il ne peut pas se mettre en ligne, quant à la comparaison sur cette propriété, avec la profondeur du cœur humain.

Huysmans pouvait bien se demander, quinze ans après la mort du principal intéressé, ce qu'était la vie réelle de « l'homme qui a écrit d'aussi terribles rêves ». Selon la légende, il passait ses nuits à écrire en plaquant ses phrases sur les accords d'un piano de location. Toujours est-il que d'André Breton à Guy Debord, en passant par Maurice Blanchot et Annie Le Brun, personne n'a contesté à Isidore Ducasse le grand pouvoir de négation que son œuvre possède encore aujourd'hui sur le réel. Si j'en fais le point de départ d'une réflexion sur le progrès et son illusoire nécessité, c'est qu'il en représente la catastrophe imaginaire, la fissure la plus profonde qui ouvre sur notre inhumaine animalité, sur le noir dense qui enveloppe le cœur humain de son voile.

Comme dans toute bonne tragédie, le progrès a besoin d'une catastrophe pour établir un récit vraiment digne de ce nom. Le siècle de Périclès est un théâtre de la peste; Rome a besoin de Néron pour brûler; l'Europe médiévale n'est rien sans la mort noire; la Renaissance est avortée par une chasse aux sorcières; les Lumières se sont faites sur le tremblement de terre de Lisbonne : l'inhumanité qui chasse de ses chimères les minces certitudes de l'histoire est au cœur du récit de ce progrès qui, sans ses catastrophes, serait incapable de se raconter. N'importe qui tenterait de raconter l'histoire de la Grande Guerre en omettant l'épisode de la grippe de 1918 n'aurait finalement rien à dire, car il lui manquerait

des données tragiques essentielles. Aussi barbare que cette guerre ait été, la grippe fit deux fois plus de morts en quatre fois moins de temps. Le seul progrès véritable viendra avec la Seconde Guerre, qui fera entrer dans l'histoire une industrialisation de la mort portée à un paroxysme de haine si dégénérée qu'on a peine encore à reconnaître que cette blessure ne se refermera jamais.

Adorno résumait ainsi cette aporie de l'esprit après la Shoah : le totalitarisme suppose un tel degré de réification que le langage n'est pas en mesure de sortir du bavardage, même devant une tragédie aussi inhumaine que celle des camps de concentration. Devant une telle horreur, l'esprit devient une chose aussi inutile que le reste. De là cette remarque célèbre, et souvent mal comprise, de la barbarie d'écrire un poème après Auschwitz. Rappelons-nous d'ailleurs que la barbarie, chez les Grecs, s'entendait comme le babillage incompréhensible de ce qui était étranger à leur propre langue. Or, y a-t-il quelque chose de plus incompréhensible qu'un poème pour cette mort érigée en système ? Le progrès de l'esprit critique, nous dit encore Adorno, est incapable de tenir tête à cette réification absolue.

Pour que cette réflexion d'Adorno devienne un récit, il fallait bien qu'un poème s'écrive et lui donne tort. L'histoire a retenu la « Fugue de mort » de Paul Celan, poète juif roumain qui a vécu l'horreur des camps. Dans ce poème daté de mai 1945, la métaphore centrale est le « lait noir de l'aube », nourrissant de son poison le quotidien des prisonniers. Il est aussi le lait de sa mère qu'on a assassinée froidement d'une balle dans la nuque. Dans une lettre envoyée au rédacteur d'un journal zurichois en 1946, Paul Celan décrit ainsi l'impossibilité d'écrire sur l'innommable, qu'il a surmontée par le pouvoir transgressif de la langue, fût-elle celle de l'ennemi :

Je tiens à vous dire combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et – permettez-moi d'évoquer cette chose terrible –, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère...

Là où Adorno visait juste, c'est dans sa vision d'une culture de masse occidentale en proie à la fétichisation, et dont le totalitarisme est aussi puissant que le réalisme socialiste russe, tout en étant plus sournois. Sa domination actuelle, incarnée par les télé-réalités et les innombrables sous-cultures alphabètes qu'elles ont engendrées, est

plus terrifiante que toutes les dominations culturelles jamais observées depuis le christianisme dans l'Europe médiévale : ce sont elles qui ont porté Donald Trump au pouvoir. Ainsi reprendrai-je les mots d'Adorno à mon compte en déclarant : écrire un livre après l'élection de Donald Trump est un acte barbare. Il faudrait d'abord apprendre à lire.

Le sol s'ouvre sous nos pieds : pendant que l'extrême libéralité des valeurs monétaires a effacé toute forme de frontières véritables en créant une culture de l'échange qui ne s'appuie plus sur aucune donnée réelle, créant un cycle infernal d'économies fantômes en marge des États, nous sommes occupés à bâtir des murs pour empêcher les êtres humains de suivre le flot des marchandises. Nous reprochons à une culture en particulier, celle du monde musulman, un carnage qui, s'il déploie actuellement son musée des horreurs en Syrie, tire son origine dans une guerre déclarée au lendemain d'une catastrophe dont on peine encore aujourd'hui à mettre en récit le progrès qu'elle sous-entend. À quelle liberté s'est-on vraiment attaqué, le 11 septembre 2001 ? Or, si la menace terroriste est la catastrophe qui guette cette liberté chèrement acquise de l'individu occidental, n'y aurait-il pas lieu de se demander si nous sommes encore en mesure d'imaginer l'étendue de cette liberté ? Car la terreur est en nous, dans ces profondeurs où Ducasse nous invitait il y a plus d'un siècle.

C'est encore Annie Le Brun qui a lié irrémédiablement la destruction de la planète que nous habitons à la destruction de l'imaginaire qui nous habite. Tout indique que le progrès va en ce sens : au lieu de demander à la Pythie de Delphes de prévoir la tragédie qui nous attend, nous ferions mieux d'écouter le futur de Leonard Cohen, un des derniers poètes à s'être emparé de la culture de masse pour servir ses propres intérêts :

*Give me crack and anal sex
Take the only tree that's left
and stuff it up the hole
in your culture
Give me back the Berlin wall
give me Stalin and St Paul
I've seen the future, brother :
it is murder.* **L**

♦ **Maxime Catellier** enseigne la littérature au Collège de Valleyfield. Son plus récent livre, *Golden Square Mile*, est paru à l'Oie de Cravan à l'automne 2015. Il prépare actuellement un essai intitulé *Le temps présent*.